

Confidences du Pont Coz

Hier, une pierre de mon tablier est tombée. Je l'ai entendue rouler, cogner et puis plus rien. Rien qu'un silence lourd qui m'a bouleversé jusqu'aux fondations. Sur mes arches, quelques fissures dessinent des ridules qui s'agrandissent, ça et là. Depuis quelques saisons, je les sens m'envahir comme un mal insidieux qui creuse, peu à peu, ses sinistres sillons. Je sais que le compte à rebours est lancé et j'ai mal, car voyez-vous, malgré mon grand âge et quelques stigmates, la vie m'habite encore.

Jadis, il en allait tout autrement.

Lorsque je suis né, il y a bien des lunes, j'étais, comme il se disait alors : l'événement ou l'attraction du moment ! Mais, qui s'en souvient encore ?

En ce temps béni, j'ouvrais une voie nouvelle. Grâce à moi, inutile de faire un long détour ou de prendre une barge pour aller de l'autre côté. J'étais le ruban tendu entre les rives, qui rapprochait, facilitait et donnait une autre dimension aux échanges en défiant le grand vide.

Alors, tant de gens ont voulu me découvrir. Chacun voulait se faire une opinion en m'approchant au plus près. Le moindre de mes éléments était scruté, analysé et les langues allaient bon train. On estimait ma fiabilité, ma robustesse sous les charges. On s'extasiait devant ma taille hors normes mais aussi devant mes formes harmonieuses et on se félicitait de cette belle idée - celle de me construire - qui était si novatrice. J'étais un véritable ouvrage d'art disaient les messieurs en gibus. Un peintre américain a même fait de moi des croquis pour les exposer. Et moi, sans fatuité, j'étais fier de cet honneur qui m'était fait et des sourires admiratifs que je suscitais. Mais ça, c'était mon monde d'avant...

C'est lorsque le soir tire son rideau et disperse les derniers reflets du couchant, que mes souvenirs, tels des assaillants intranquilles, sortent de l'ombre. Mais qui se doute seulement que je pense et ressens ? Je me souviens pourtant de tout. Des sons qui bruissaient comme autant de musiques originales rythmant le temps. Jamais je ne savais quelles symphonies jouerait le lendemain et chaque matin levait les voiles d'une douce excitation. Je pourrais en citer cent, mille... une infinité. Celle des calèches tirées par les chevaux à mes débuts. Aux premières loges, je voyais passer sans me lasser, les belles Dames parées d'élégance. En silence je disais : « à votre service ». Des gens modestes m'empruntaient aussi. Leurs charrettes brinquebalantes grinçaient sous le poids de leurs chargements, parfois bien mal arrimés. Je tremblais mais ne faillait jamais. Le simple bruit des pas pouvait m'absorber. Petits pas, pas lourds, pas pressés, pas chassés, pas furtifs, pas irréguliers couplés au martellement d'une canne qui me piquait le dos. À l'allure, j'essayais de deviner le marcheur et j'imaginai, moi l'immobile, sa destination, son état d'âme, son âge ou sa qualité.

À vrai dire, j'œuvrais à simplifier la vie de tous. Les humains, les animaux, et même les oiseaux me voyant en perchoir, me devinrent donc familiers. Le front haut et les pieds bien campés, je fus très vite le passage obligé, le lien entre, mondes et événements. Tous s'y croisaient dans un bourdonnement permanent. En cet âge d'or, j'étais l'entre-deux de l'ère nouvelle. C'est pourquoi, d'époque en époque rien ne m'a échappé, ni la course du monde, ni les modes qui se sont succédées.

J'ai connu, bien entendu, quelques orages et porté bien des fardeaux, mais j'étais heureux alors. Je me nourrissais avec délectation de cette vie grouillante qui baignait mon quotidien. Je m'accordais aux peines discrètes autant qu'aux folies bruyantes de mes hôtes de passage.

Qu'ils étaient doux les rires des enfants ! J'ai gardé le souvenir de leurs jeux, de leurs défis et des cailloux qu'ils lançaient parfois dans le fleuve qui passait à mes pieds. Les uns après les autres, je les ai accompagnés. Qu'ils étaient doux aussi les mots des amoureux dont j'étais le point de rendez-vous. Prendre de la hauteur les aidait, je crois, à imaginer leurs lendemains. Comme un complice, je cachais entre mes pierres disjointes leurs messages. Quelques-uns s'y trouvent peut-être encore ?

Toutes ces joies n'ont pas exempté mes jours, de contrariétés. J'ai dû, à mon corps défendant, laisser passer quelques individus acrimonieux, des insensés agités, des convoyeurs sans scrupules, des soldats ennemis qui battaient mon échine de leurs bottes agressives. Mais, j'étais là pour tous. Que voulez-vous que je fasse sous peine de me renier ? C'était pour le passage, tous les passages que j'avais été conçu....

Depuis longtemps je n'ai pas vu de barque glisser à mes pieds. Peu à peu, le fleuve est devenu rivière puis ruisseau et enfin, simple ru, clapotant si faiblement qu'il a fini par être bu par la terre sèche. Aujourd'hui, mes voûtes arquées n'enjambent plus qu'un silence pesant. La végétation vagabonde a envahi le lit dont le vif-argent me servait autrefois de miroir. Il s'en échappe un lierre profus qui m'enserme et grimpe, chaque jour un peu plus, à l'assaut de mes piles vieillissantes.

Incrédule durant un temps, j'ai scruté le ciel suppliant qu'on vienne à mon aide. Mais... en vain ! Les regards s'étaient tournés définitivement ailleurs. Bien sûr, cela ne s'est pas fait en un jour. Les experts, de tout poil, appelés à mon chevet, m'ont d'abord affublé des pires défauts : trop fragile aux sections, trop voûté, inadapté à ses fonctions et même dangereux à fréquenter. Après ce diagnostic sans complaisance, je suis devenu le pont sans rivière : l'inutile sans nom. À peine me donne t'on à l'occasion le titre, peu glorieux, de : *ruines du pont*. Aussi, délaissé et déserté, j'ai vu la solitude prendre un relais sans joie. Certes, j'ai bien vécu, mais est-ce suffisant pour me mettre à l'écart ? Je suis le témoin de votre histoire et ce sont des esprits comme les vôtres qui m'ont imaginé ! Ne vous ais-je pas toujours bien servi ?

J'ai perdu une autre pierre encore. Sans béquille, je me penche dangereusement au-dessus du vide. Arc-bouté dans cette position inconfortable - indigne de mon ouvrage - je m'épuise. Cette dégradation annonce, je ne le sais que trop, l'ultime échéance avant de plonger dans la béance de l'éternité.

Alors, chaque jour, à chaque instant, je profite des petits bonheurs qui me restent : un coucher de soleil taquinant l'horizon, une brise légère et parfumée, un battement d'aile, un rayon chaud après la pluie, les nuances versicolores du vallon, le chant d'un coucou ou les murmurations enivrantes des étourneaux... Ils sont devenus, pour moi, des baumes de sérénité.

Quelques oiseaux - les seuls êtres qui me sont restés fidèles au fond - me saluent encore de leurs vocalises pétillantes. Ce printemps, des couples de mésanges ont tamisé mes fêlures de duvet bien chaud. Le chant de leurs oisillons, venus à la vie, a fait naître en moi des palpitations inattendues. Je suis et resterai pour eux le cadre de l'éclosion.

Par temps clair, en amont, j'aperçois le barrage vorace qui détourne l'eau et la retient. Il y en a de moins en moins, dit-t'on, depuis que le climat se réchauffe. Dans cette course effrénée de l'homme, à laquelle je ne participe plus, suis-je devenu, malgré moi, l'inutile étendard d'un monde en perdition ?